PQ
2615
.A25M3
1908

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LA PEINE DES HOMMES

Marée fraîche

par

PIERRE HAMP

Union pour la vérité
21, Rue Visconti
PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2615
.A25M3
1908

Voici la première d'une série d'enquêtes sur le travail.

Rien n'est banal. On retrouve autant de fatigue et d'héroïsme dans un sou de pain que dans une pierre des Pyramides. Nous vivons de la souffrance des autres. Chaque homme est bourreau des hommes. Essayons d'estimer ceux qui peinent pour nous. Combien gagnent leur vie par agrément ? Tous dans le malaise, souvent la torture. Le bonheur est d'aimer son métier, mais où sont les métiers aimables ?

Sous la dureté du labeur, la révolte devient le rêve des hommes, et l'oisiveté, leur recherche.

Par le travail où l'on ne chante plus, se fait un grand œuvre d'abêtissement humain. L'ouvrier n'aime plus son métier, et cela ébranle le monde.

Marée fraîche

Qui refuse de travailler ne doit pas, non plus, manger.

Saint Paul, IIe Thessaloniciens, Ch. III, v 10.

Boulogne-sur-Mer, en novembre, le matin. Une transparente brume blanche naissait à terre et devenait opaque à fleur de toit. Pas de ciel. Les vols, en accents circonflexes, des mouettes gris perle, montaient s'engloutir dans ces ténèbres blafardes. Des édifices de la ville en colline, les silhouettes seules subsistaient, foncées sur écran blanc.

La cathédrale dominante semblait, à une distance factice, en fond de décor, un effet d'optique.

De l'autre coté de la Liane, en plaine, une autre église : Brequerecque, posait encore le dessin grandiose de sa large façade dépassée en hauteur par des cheminées d'usines aux cratères invisibles, soufflant leurs fumées derrière le brouillard clos.

Autour des grandes attitudes des maisons de Dieu, les maisons des gens profilaient leurs toits à cheminées. Le brouillard, avalant les reliefs, donnait du paysage l'illusion d'un carton découpé.

Ce temps mou ôtait sa sonorité à la vie de la terre. Les cabrouets des mareyeurs, rendus prudents par la route invisible, roulaient à petite allure. Sur le quai Chanzy, le sifflet des locomotives en manœuvre, étouffé par l'épaisseur de l'atmosphère, s'entendait en mineur.

La marée basse donnait au port d'échouage une profondeur d'abîme. Contre la paroi gluante, ornée de grappes de moules, les nombreuses barques de la flotte de pêche se calaient l'une l'autre. La pointe des mâts dépassant le bord du quai, fleurissait en croix propitiatoires ; quelques-unes d'un travail fervent de dévot qui en escompte son salut ; tous les instruments de la Passion y figuraient : la couronne d'épines, le marteau, les clous, la lance et l'éponge au bout du roseau, car « Il fut abreuvé de fiel ».

Un fer de lance doré luisait sur une barque mécréante. Sous ces emblèmes, les girouettes et les pavillons d'armateurs indiquaient le vent d'ouest.

La « Notre-Dame » de Boulogne, basse sous sa charge lourde, accostait avec seize cents mesures de harengs.

Des tas argentés luisaient sur le pont. Aux secousses, des poissons, glissant du haut, passaient le bordage et flottaient, ventre en l'air, pour les mouettes.

Le bateau, halant sur l'amarre cravatée au col d'un pieu de fonte, s'élargissait une place entre deux barques. Les matelots abordés repoussaient l'assaillant du talon de leurs bottes.

Arquant leurs bustes épais, ils maintenaient du jour entre les coques ; cela en grand effort, mais sans cris contre l'intrus ; tout le monde a droit au quai, et la criée attend le poisson.

Les bateaux sont de cap à terre ; l'arrière, libre sur l'eau, s'écarte ; l'avant, amarré, ne peut. Il faudrait déplacer l'amarre vers l'écartement de la poupe. Cette manœuvre arrête le déchargement en obligeant l'équipe de quai à suivre avec son attirail vers le nouvel accostage.

La « Notre-Dame » de Boulogne, encore à trois mètres du bord, se coinça entre les barques voisines, têtues sur leurs cables raides. Une planche craqua. A ce moment critique, survint M. Letoile, officier de port, médaillé colonial. Il avait le teint sale, les yeux luisants. Sa moustache voilait, d'un rideau jaune, sa bouche furieuse.

Une casquette à liseré d'or le coiffait jusqu'aux oreilles, portées loin de la tête. Accourant à une allure militaire qui déployait derrière ses bottes

les pans crottés de son pardessus, il s'arrêta tout au bord du quai et contempla l'eau vaseuse, pleine d'ombre, écrasée par les barques et remuant d'un mur à l'autre du port étroit. Cela ressemblait à un grouillement de bêtes énormes, lentes et molles. Des clapotis, des glou-glou, des bruits de cordes claquant l'eau, et de rauques voix d'hommes, simples comme des cris de bêtes, montaient de l'obscurité blanche.

M. Létoile attendait que la Notre-Dame forçât de nouveau sur son amarre jusqu'à craquer les bordages, pour répandre sur le bateau, sur ses voisins, sur toute la flottille, en mer et au port, et sur la race entière des pêcheurs, ses récriminations accoutumées. Mais il fut joué, car à l'avant de la barque immobile, deux matelots matois le devancèrent et se plaignirent ensemble :

« C'est malheureux, mon lieutenant; on peut pas accoster. Qu'est-ce que vous pensez qu'il faut faire? »

Mis en demeure, il émit aussitôt d'une voix enrouée, une quantité d'ordres catégoriques. Pouce à pouce, la Notre-Dame avança, comme un coin émoussé dans un bois dur. Enfin, du tranchant de sa proue, elle toucha le quai; elle avait son dû.

Le panneau ouvert creusait, au milieu du pont noir, un puits de lumière. Au fond, deux hommes,

les bottes dans la glace pilée, triaient le poisson de la cale. Gelés sous leur falot rond comme la lune, ils se réchauffaient en battant des bras, selon le rite populaire et se claquaient dans le dos leurs rudes mains mouillées.

Un autre, penché sur leur trou, en tirait les paniers pleins. Ils avaient de l'ouvrage. Outre sa pêche, le bateau rapportait les filets pleins du « Bon Vent », un Boulonnais perdu dans la mer du Nord avec onze hommes et deux mousses. Par gros temps, ses « royes » avaient endigué un banc de harengs, haut comme une maison. Le bateau pencha sur son filet trop lourd.

Le patron hésitait à le couper. La bourrasque n'hésita pas et chavira le pêcheur sur sa pêche. La « Notre-Dame » rencontra les flotteurs à la dérive. Il vint autant de poissons que de mailles. L'aubaine écumée réveillait, au rude cœur des hommes, les triomphes sinistres des grands-pères armés en course.

— « Vaut mieux que ce soit pour nous que pour les requins. »

Tant était grande la presse des barques que pas une n'accostait de flanc; elles n'avaient place que de pointe, sauf une insolente petite chaloupe, rentrée de bonne heure, qui se prélassait tout de son long.

A bord, un matelot seul limait des hameçons.

Il continua sa besogne sous les objurgations ascendantes de M. Létoile et l'égouttement de son parapluie furibond. Comment se mouvoir, lui petit, encogné par cette cohue de grosses barques.

Derrière la broussaille des mâtures nues, avançait lentement, au milieu du port, la « Marie-Rose », chalutier à pétrole de M. Rouvart, armateur, conseiller général. Il ne faisait pas bon gêner ses bateaux.

M. Létoile courait et revenait, inquiet comme un chien sans maître. Il hurlait à la petite barque des ordres impossibles. Le pétrolier mettait cap sur elle. Ses hommes, enjambant les bateaux à quai, nouaient l'amarre. Le cabestan à vapeur la tendit raide et hala ferme. Les barques voisines larguaient, sans prière, pour céder à la coque de fer.

Elle poussait implacablement, malgré la mauvaise humeur de la marine à voile !

« Pétrolier ! Pourri ! Il n'y en a que pour eux ! »

Quand le progrès du gros bateau eut fait du jour, l'homme aux hameçons vira, d'un coup de godille, sa barque libérée, se mit de cap au quai, y laissant nue la largeur de son bord où, aussitôt, l'avant du pétrolier accosta.

Il avait bonne pêche aussi. Son patron, un géant à chapeau ciré, parlementait avec les char-

retiers du comptoir Rouvart, prévenu par sémaphore. Les cabrouets attendaient devant l'accostage. M. Rouvart y assistait.

Il armait onze vapeurs. Plus leste que la marine à voile à suivre les bancs, plus vite à regagner le port de marché, cette nouvelle flotte faisait fortune.

Un chalutier à vapeur, parti sept jours, rentre pour la forte enchère du jeudi et vend sa pêche de six à huit mille francs ; jusqu'à quinze mille francs en Carême.

Le matelot gagne cent francs par mois. La marine à voile paie les siens quatre-vingt-dix francs, plus la gainée : un du mille ; le patron de barque de deux à trois cents francs et cinq du mille. Nourris : bière, pain, biscuit, poisson ; du lard quelquefois, et de la viande quand on touche terre.

Le fin poisson n'est pas pour leurs dents ; ils mangent du congre, du carrelet, du rougeot ; mais la nuit ils trichent et crèvent des soles sous l'ouïe : le poisson avarié tombe dans l'ordinaire du bord. Les matelots ajoutent des douceurs. Les pères de famille se contentent de la cuisine du bateau et rapportent chez eux les crustacés pris, qui reviennent, par coutume, à l'équipage.

Les vapeurs naviguent souvent trente heures pour atteindre les pêches de fond, vers l'Irlande

ou l'Espagne, et reviennent en draguant au chalut.

On le hale de quatre heures en quatre heures, à toutes mains. Celui de tribord file aussitôt celui de babord amené. Il faut quarante-cinq minutes pour le sortir, une demi-heure pour le mouiller. Les hommes allongent souvent le quart pour le raccommodage des déchirures.

Plus heureux, les chauffeurs ont des repos de six heures et ne montent sur le pont que pour jeter les escarbilles.

L'équipage y reparaît, à la fantaisie du maître, aussitôt le filet lourd, et souvent y mange à la fureur du temps. La rude vie de ces hommes assure la richesse de la ville marchande de marée; ils déchargent des fortunes.

D'un bout à l'autre du quai assiégé de bateaux, la marée touchait terre. Au bord, les hommes halaient à la corde, comme du fond d'un puits, les paniers pleins. Sur les planchers gluants, les matelots marchaient à pleines bottes parmi le poisson mêlé de glace souillée. Les mousses abrités par un tablier de toile raidi en cuirasse, s'enduisaient d'écailles jusqu'aux yeux en barbotant dans la marchandise.

Ils triaient, à la volée, les espèces par tas distincts : les soles mi-partie, collées par deux,

blanc sur blanc ; les luxueux turbots d'une largeur d'éventail ; les raies visqueuses aux piqûres sournoises ; les barbues en fer de lance ; les grands congres à peau fine, puis la racaille des chiens de mer : du poisson de pauvre ; et toutes les mystérieuses bêtes de l'eau profonde, raflées par la course du chalut.

Les matelots, faisant la chaîne sur la longueur du pont, se passaient les paniers pleins. Ils accomplissaient tous le même balancement du buste ballonné par l'enflure des étoffes cirées. A bout de bras, l'homme recevait le panier, le portait trois pas, en tambour, sur la cuisse gauche, pour le passer, bras tendus, à un autre qui tendait les bras.

Cela s'accomplissait avec la régularité d'un quadrille de poupées mécaniques.

Quelque limande, mince comme une feuille, glissait de la manne trop pleine et claquait le pont mouillé; alors le geste brusque de l'homme qui la renvoyait au tas, brisait la perfection du monôme.

La dernière main plongeait le panier dans une cuve d'eau trouble où le poisson trouvait la crasse des précédents.

Il passait la sienne aux suivants. Et l'équipe de terre halait la charge ruisselante qui laissait de bas en haut du quai la trace de sa route.

Les cabrouets s'alignaient, aussi serrés sur la chaussée que les barques sur l'eau.

Mareyeurs et matelots, vêtus des mêmes étoffes, se distinguaient pourtant par la différente empreinte de leurs métiers. Les hommes de mer et de plein vent plus massifs, alourdis par le premier maniement du poisson, plus pénible parce que premier.

Les mareyeurs qui le reprennent en paniers, maintiennent propres leur pantalon bleu et leur bourgeron couleur saumure.

Ils notent des chiffres sur un calepin, s'abritent quand il pleut et couchent toutes les nuits dans leur lit, ce que montre leur teint plus frais auprès des faces travaillées de la marine qui affronte au large le temps dur et dort en mer.

Les pêcheurs, constellés d'écailles par le frottement du poisson, luisaient en marchant sans grâce; leurs bottes sont lourdes : toujours mouillés, ils avancent lentement, au frou-frou des toiles raides de cire.

Un garçon boulanger, portant sur l'épaule un panier hérissé de miches blondes, passait comme un rêve de marins, gens à biscuit. Le pain frais, c'est le Paradis.

Les commis mareyeurs aux façons d'épiciers, blancs de peau, nombraient la marchandise débarquée.

Des femmes, panier au dos, guettaient les poissons à terre. Elles mendiaient auprès des matelots, surtout des mousses et des vieux, plus faciles.

Les veuves des hommes perdus en mer ont droit d'aumône. Sitôt contentes, elles partaient, la poitrine taillée par la bandoulière de corde de leur hotte et s'en allaient vendre dans les rues de Capécure. Comme elles marchaient, la tête vers le sol, pour combattre la charge qui les tirait en arrière, on voyait mal leur figure, sous la coiffe en capote, soigneusement abritée d'un mouchoir à carreaux. Leur cri triste sortait de là-dessous : « Des rougeots ! la lu !.. » et le claquement de leurs socques de bois accompagnait sec et vite la mesure de cette musique.

Au premier poisson vendu, elles font, avec la pièce de monnaie, un signe de croix et crachent dessus. Ça porte bonheur.

Il restait les mendiantes pillardes qui, sans le demander, ramassent le poisson tombé des mesures. La mauvaise humeur des hommes les met en fuite. Elles recommencent à côté. De petits bonshommes, plus vifs, raflent le butin sous le vent de leurs doigts.

Ils n'ont comme outil qu'un bout de ficelle, pour enfiler, par les ouïes, le chapelet des poissons rapinés.

Les matelots crient sur les femmes qui essaient de voler, les femmes crient sur les petits chenapans qui y réussissent, et les petits chenapans qui ne disent rien, se sauvent en passant à leur amarre un hareng de plus.

Pirates dont les mains crochent, d'instinct, vers la bonne prise, ils continuent les ancêtres pilleurs d'épaves qui trompaient les bateaux par des feux sur les roches et, de leur couteau à moules, coupaient les doigts blancs des naufragées pour avoir plus tôt les bagues.

Quand le patron de barque est doux au pauvre monde, ou que l'acquéreur de l'enchère tourne le dos, la grande charité des gens qui peinent atténue tout cela, et le coup de botte adroit des mousses dirige un peu plus que le rebut vers la convoitise des misérables.

Des pêcheuses de crevettes, chassées par la marée montante, leurs jambes nues comme des épées, revenaient de la plage, mouillées jusqu'aux seins.

Depuis cinq heures du matin, elles marchaient dans la vague pour gagner trente sous.

La mer nourrit bien des gens : de la cueilleuse de moules au grand armateur, il y a d'infimes et étranges métiers. Un homme des plus misérables longeait le quai en remorquant un filin; il raclait au grappin le fond du port et repêchait des bouts

de câble, de filet, des ordures. Il vend le chanvre et gagne dix à vingt sous par jour. L'aubaine d'une amarre perdue, d'un noyé envasé embellit sa vie épouvantable.

La cloche de la halle proche sonna « au hareng ».

Autour de l'édifice dont toutes les ouvertures émettaient le tumulte des enchères, les cabrouets attelés et les voitures à bras tenaient place large, ne laissant, entre les roues fangeuses, que des intervalles étroits à salir les gens. Dans les espaces libres, des mareyeurs roulaient des tonneaux pleins de marée ou traînaient de lourds paniers qui marquaient leur route à grande eau.

La porte de la salle de vente du hareng ouvrait sur un passage ourlé de trottoirs de cinquante centimètres.

L'égouttement des charrettes de poisson, mouillées comme des barques, y maintenait une humidité parcourue par un grand courant d'air.

Le crieur se tenait dans une loge de bois bâtie comme un théâtre Guignol.

Un grand registre et un encrier posaient sur la rampe. Occupant toute la profondeur de la scène, l'homme surgissait à mi-corps. Dans sa figure soufflée de saut-du-lit, sa moustache, jaunie par le tabac, pleuvait sur la bouche.

Ses vêtements sans prestance sanglaient en saucisse le buste rembourré de gilets. Leurs

boutonnières, écartelées, se cramponnaient, de toutes leurs forces, aux boutons décousus par ce surmenage.

Un porte-plume mâché, planté sous son képi, écussonné du cygne municipal, lui égouttait sur l'épaule.

Le beffroi ayant tinté la rentrée du « Surmulet », il frappa la rampe de son petit théâtre avec un tout petit marteau ou un très gros clou et fit du bruit jusqu'à ne plus entendre autre chose, ce qui lui permit de croire que tout le monde se taisait.

Alors, il annonça :

« Bateau 2309. Environ sept cent cinquante mesures. Ha-rengs-frais !... Neuf... cents... francs ! »

« Cinquante ! » enchérit M. Jules Gaudry, salaisons, 29, rue du Moulin-à-Vapeur ; fier et le pied sec sur sa double semelle, le corps épais, la mine rouge.

Une forte voix monta l'enchère à mille francs. C'était Marie Legagneux, assise au premier banc, les mains sur les genoux. Son âpreté au gain se voyait à ses doigts maigres et à ses yeux luisants.

Sur les autres bancs, rangés en école primaire, des femmes tricotaient, la langue et l'aiguille lancées à la même allure. On ne distinguait aucun mot dans leur musique de murmures.

L'une d'elles, sans perdre une maille, marquait à grands coups de bonnet la mesure de ses paroles étouffées.

Elle débitait passionnément une histoire qu'on entendait, par toute la salle, siffler entre ses dents.

Sa voisine tira de sa jupe une fiole, coiffée d'un godet, où elle but la goutte ; elle disait : « une prise », et pratiquait cela comme d'autres la tabatière.

« Guette-la !... C'est régalant ? »

« C'est fin bon quand il fait fort, fort froid ! »

Derrière les commères à tricot, des guetteurs, le nez sur la vitre brouillée par leur souffle, s'annonçaient le nom des nouvelles barques approchant noires sur l'eau grise.

Le vent, montant avec la marée, éclaircissait la brume. De l'autre côté du port, apparu plus vaste dans la clarté grandissante, balançait le pont blanc de la malle anglaise accostée au quai Chanzy. Les buissons touffus des mâtures de la flotte atterrie dépassaient le quai. Les hommes de terre halaient avec moins de peine, aidés par l'eau plus haute qui rapprochait d'eux les bateaux.

L'enchère du « Surmulet » restait à douze cents francs à la maison Lamiraud, représentée par son premier commis : M. Lengagne, grand

garçon brun, à longue barbe. Son lorgnon, mal en selle, l'obligeait à vivre le nez en l'air. Equipé pour s'aventurer dans la boue des quais, la glace des cales et le poisson du marché, il enfermait dans de courtes bottes le bas de son pantalon noir. Matelot par les pieds, il rejoignait par la tête la bourgeoisie, car il portait un chapeau melon et une jaquette aux basques incessamment agitées par son habitude de courir toujours.

Dans sa boîte à Guignol, le crieur braillait :

« Douze ... cents ... francs !

Une ... deux ... trois !.. Vendu ! »

D'un seul coup, il tomba le nez sur son registre, et pointant son porte-plume mâché, commença d'écrire en finissant de crier ; puis annonça, après de grands coups de son petit marteau :

« L'Espoir en Dieu. Numéro 2927.

Neuf cents caisses de harengs glacés ! »

Un matelot versait en échantillon, dans l'auge publique, une poignée de harengs mâles, choisis gras et laités.

Devant la porte roulaient les charretées pour la halle de gros, où deux chemins en croix séparent quatre plans de bitume. On y étale la marée.

Il se faisait là un grand vacarme ; les crieurs offraient deux lots à terre.

Un troisième vendait le poisson des voitures à bras dont la procession attendait sa bénédiction de chiffres.

Les chalands, retenus à hauteur du nombril par un barreau de bois et l'avis : « Il est interdit au public de pénétrer », évaluaient la première enchère : cent raies, dix turbots bombant leurs glorieux ventres blancs; des paires de soles accouplées comme deux moitiés qui se retrouvent, et vingt congres variant les postures de leurs cadavres flexibles.

Le crieur s'adossait au mur, en charmeur de serpents, les grandes anguilles aux yeux frais répandues autour de ses souliers. La réduction en faïence de ce petit homme aurait fait un confortable pot à tabac : des jambes très courtes sur des pieds très larges, beaucoup de ventre, peu de cou; le menton, touchant la poitrine, calait la grosse tête rouge.

La casquette armoriée du cygne surmontait ce tas d'où sortaient de grands cris. Pour prendre souffle, il enflait son torse en poche de biniou, écrasant ses trois mentons entre sa mâchoire baissée et son thorax soulevé.

On ne comprenait rien à ses paroles, sinon le chiffre final de la mise à prix. Son métier étant de crier, il criait, consciencieux, tant qu'il pouvait et faisait, tout au long de l'enchère, du bruit avec

sa langue. Inlassablement, il répétait, jusqu'à offre plus forte, le prix atteint :

« Nous disons cinq cents francs !.. cinq cents !.. cinq cents francs !

Cinq cents francs nous disons !.. Cinq cents !.. Cinq cents !.. »

« Cinquante ! » dit un mareyeur.

La voix du petit homme, à peine reposée, rebondit :

« Cinq cent cinquante !.. Nous disons cinq cent cinquante francs !.. cinquante !.. cinquante !.. »

Par terre, un congre à la vie dure achevait de mourir, dessinant des spasmes en S. Un matelot racontait la fable du serpent de mer décrocheur d'étoiles : en hiver, par les nuits très claires, il quitte les fonds où flotte l'arborescence des califfets : les lignes à cent hameçons tendues pour lui. Il nage dans la mer de cristal vers l'invitation des astres, saute hors de l'eau pour les atteindre et meurt gelé. La vague jette ces poètes à la faim des hommes.

Le panier au dos des matelotes tenait trop de place parmi les gens appuyés aux barres d'enceinte pour suivre l'enchère.

Les petits télégraphistes cherchaient, comme des rats, un trou pour livrer leurs télégrammes aux mareyeurs. Les siens lus, Marie Legagneux

monta le prix du lot de dix francs en dix francs et l'enleva à six cents, sur un magnifique coup de gosier du crieur qui ferma un œil pour mieux ouvrir la bouche : « Six cents francs !... C'est ven...du !... » et écrivit sur un calepin déployé en paravent de chaque côté de son nez.

Lui silencieux, on entendit tout le bruit de l'enchère voisine, des soles de la « Marie-Rose » que M. Langague tenait à quatre cent soixante francs, au jugé : quatre francs le kilo. Après deux surenchères de Marie Legagneux, il prit à cinq cents francs.

Un employé du chemin de fer, venu apprendre l'importance des expéditions, s'adressait à lui, le crayon haut.

Puis les Berckois du « Grand Jean » apportèrent la pêche de leur bateau à quille plate, construit pour s'échouer sur le sable des pays sans port. Dans un pli de leur bonnet rond, semblable à une calotte de curé, ils boutent leur brûle-gueule et s'en vont en mer, la pipe au chapeau.

Ils versaient sur les carrés vides des panerées de poissons. Deux gaillards argentés d'écailles balancèrent une manne d'où coula un torrent de chiens de mer. De vieilles femmes, rudes de tête et dures de mains, les triaient en deux lots : pupilles et fortes pièces. Tirant sur les queues, elles sortaient du tas une grande vilaine bête,

lourde à soulever des genoux, le museau traînant.

Les petits, envoyés à tour de bras, tombaient avec un bruit de seau d'eau sur la fange du sol, où coulait le sang de leurs ouïes.

En gros, le chien de mer vaut de cinq à huit sous le kilo, poids au jugé. La première vente de onze grosses pièces atteignit vingt et un francs.

Deux femmes, bien vêtues, grandes comme des mâts, enchérissaient, par clins d'œil au crieur, un lot de trente-six paniers de rougeots. Elles affectaient de ne point se regarder, mais chacune ne songeait qu'à l'autre et, de leurs dents blanches, elles se caressaient les lèvres, ce qui les révélait capables d'acheter cher par dépit.

Une petite bonne heurta du panier Marie Legagneux qui lui dit des insolences. Impatientée de voir sa servante en arrêt, sa maîtresse la tança de ne pas savoir traverser un marché sans se prendre de bec avec des harengères.

— « Mais, Madame ! »

— « Allons !... Venez ! »

Cette jolie personne, aux traits un peu grossis, comme de trop dormir, descendait de la haute ville, choisir du poisson pour ses invités.

Elle allait, imperceptiblement courbée, avec l'allure des femmes de prière. Sitôt dans les allées du marché de détail, elle fut fêtée, saluée,

injuriée presque par les matelotes à l'étalage, acharnées à vendre leur marchandise.

— « Par ici, ma belle ! »

— « Voyez, ma fine, le beau poisson ! »

— « J'ai ce qu'il vous faut ; une belle pièce ! Regardez ! Mais regardez donc ! »

Toutes les femmes en emplettes, panier au bras ou servante aux trousses, ameutaient ainsi leurs convoitises.

Il vint une jeune anglaise à peau douce, ses abondants cheveux pâles ordonnés derrière la tête par la résille nationale.

Sous ses vêtements taillés en sac, vivait la grâce de son corps jeune, assoupli par les jeux où l'on court beaucoup.

Derrière elle, son ombre projetée trente ans plus tard : « mother » ; les dents énormes, les os saillants, chaque chose menée à son extrême par la poussée du temps. Le même habit sac semblait tendu sur des bâtons croisés.

Elle marchait avec les balancements d'un épouvantail disloqué par le vent.

Une marchande en grande coiffe de parade, sa fine taille de Boulonnaise penchée à travers l'étal, retenait la vieille anglaise :

« Mais tenez, ma mère, vous ne trouverez pas mieux. »

Elle lui promenait sous les lunettes sa plus

vieille marchandise. La petite intervint, voyant clair, et elle débattit en un français timide, sifflé plutôt que parlé.

Elles partirent avec six merlans raides, l'œil clair et l'ouïe rouge, pris la nuit à l'hameçon par une barquette du Portel.

Le poisson amené à la ligne, se débat dans l'eau où rien ne le heurte, meurt vite et intact. Dans le chalut, il est traîné plusieurs heures, froissé, meurtri, mordu. Cette agonie fait de son cadavre martyrisé une chose molle.

Un grand monsieur à petite casquette, droit comme un pieu de la jetée où il venait d'accomplir son « airing » matinal, aborda sans sourire la maigre dame à lunettes et l'agile petite aux joues roses.

Ils s'en allèrent tous trois, de leur pas d'homme, derrière la fumée de la pipe paternelle, ouvrant la marche.

Entre les étals des marchandes inclinés vers le public, passaient des flâneurs, des matelots coupant au plus court, du port aux estaminets de la rue de l'Amiral Bruix.

Proche la sortie, une étalière criait, à voix très jeune :

« Guettez, mesdames ! du fin pichon ! »

Elle perpétuait la fraîcheur de sa marchandise par des arrosages fréquents ; les turbots en grande

toilette portaient un gilet blanc ; les chiens de mer écorchés allongeaient leur corps saigneux : la peau se vend à part ; des nielles bleues ornaient le dos des harengs d'argent.

Un domestique de grande maison souriait, entre ses favoris d'étiquette à une cuisinière de la haute ville. Complices, de même race, ils se contaient leurs potins d'office :

« Figurez-vous que madame... »

Ils méprisaient la plèbe des petites bonnes à tout faire et narguaient les ménagères de la basse ville qui vont au marché, panier au bras.

— Ça n'a pas de domestiques ! »

Tous ces gens passèrent. Midi.

Des cloches sonnaient la sortie des saureries de Capécure. Les matelotes : cotillon roux, bas de laine et socques noirs, traversaient les ponts de la Liane.

Leur silhouette, d'une grande simplicité, en trois pièces : la tête, le buste, la jupe, semblait d'une ancienne poupée de bois. Les cheveux, tirés en arrière, découvraient entièrement le visage agrandi. Le chignon reculé allongeait le crâne. Elles allaient toutes de la même allure, sans hâte, réglée à leur habitude d'avancer par rangs, au bras, épaules jointes, en brochettes d'oiseaux.

L'humidité de leur métier marquait les mareyeuses aux mains gercées.

La fumée qui dore les harengs teignait en roux les cheveux des saurières, bises de peau et sèches d'habit.

Peu de beaux visages : des profils vigoureux aux angles brusques.

Parmi le peuple des matelotes signalées par la tradition du costume et de la coiffure, tranchaient les femmes des métiers nouveaux qui créent la race nouvelle : les ouvrières des fabriques de plumes à écrire, Blanzy, Poure et Cie, vêtues sans uniformité et coiffées selon les modes récentes. De peau plus douce, mais énervées par la machine, de buste moins droit que les mareyeuses qui travaillent au couteau et font tout de leurs mains rouges. Cependant, leur labeur les laissait propres, plus affinées et jolies, et elles devançaient, dans les rues montantes de Saint-Pierre, le lent troupeau des filles en jupe rousse.

Vers Outreau, au-dessus des usines à ciment, le travail des cheminées à fumées blanches et des cheminées à fumées noires, illustrait l'espace de dessins imprévus. L'horizon ouvert par le cours de la Liane s'approfondissait.

L'ascension des bateaux sur l'eau montante variait l'aspect du port. Quittant la vase du fond, la flotte tirait sur ses amarres et dépassait de toute la coque le bord du quai.

Les barques où il restait du poisson le descen-

daient à terre comme d'un premier étage. Girouettes au ciel, elles nageaient, heureuses, la quille libre sur plus de fond.

Leur balancement dans l'eau inquiète révélait le gros temps au large, et le vent du Nord-Est commençant de soulever en mer les grandes lames venues, depuis au delà l'horizon, mourir en clapotis de baignoire contre les quais du port.

En face du B. 2902, des charbonniers versèrent un tombereau de briquettes.

Trois femmes firent la chaîne pour les passer à bord. Un poussier noir ombrait leurs traits rudes. Elles semblaient barbues.

Aux jours évidemment rares de leur toilette, on aurait apprécié leur âge; aujourd'hui il aurait fallu le leur demander.

La plus grande, maigre comme une vergue, avait enveloppé ses cheveux dans un déchet de voile noué sous le menton.

Le charbon encrassait sa peau, ses habits. Elle était borgne. De sorte que sur cet être, trempé par un magicien féroce dans un bain de ténèbres indélébiles, les seules choses claires étaient un tout petit œil qui louchait et des écailles fraîches de poisson volé pailletant les haillons.

Un « rat de quai », fatigué de s'asseoir sur les tonneaux, vint regarder avec fureur le travail des trois femmes.

Ce pâle garçon, profondément coiffé d'une « cap » vieille comme le roi d'Angleterre, était ivre et indigné :

« Faut laisser travailler les hommes. Les femmes, bon sur le dos. Nous... là ! » et pliant son bras gauche, il indiqua, aussi triomphalement qu'il lui était possible, de l'index droit, la place de son biceps.

Il exprimait ainsi la supériorité de l'homme sur la femme et ses revendications personnelles d'ouvrier assoiffé par la main-d'œuvre féminine.

L'être borgne, louchant au ciel, lui laissa tomber sa charge sur les orteils, en ayant l'air de prier pour lui.

L'homme se garant, mêla ses pieds d'une façon si inextricable, qu'il ne distingua plus le droit du gauche et, renonçant à la moitié de sa taille, s'assit :

Deux matelots, l'ayant relevé, l'éloignèrent.

« Si ti reviens, min fieu, ti vas au bassin. »

Il n'y revint pas, mais on le vit longtemps, appuyé au mur de la halle, faire vers le port des gestes de malédiction.

Les bateaux, entrés la veille, finissaient d'armer pour repartir, leurs équipages reposés par une nuit au gîte.

Les hommes contraints, par la distance du quai au bord d'embarquer à la force du poignet

accomplissaient leur gymnastique à main sûre, en gens connaissant toutes les prises et tous les appuis de leur bateau. Le poids des bottes à l'égouttière réglait leur allure ; le pied lourd entraînant l'épaule et l'épaule faisant force pour hausser le pied. Ils semblaient articulés par le milieu, dans l'axe de la colonne vertébrale et se déplacer par le jeu alterné de leurs moitiés glissant l'une contre l'autre.

« Oh ! hisse ! » les voiles brunes qui montaient au chant des poulies.

Une matelote passait à son fieu le petit panier garni de beurre, de chocolat, de café et, sous ce régal, le flacon de « cric » qui chauffe par dedans ces grands corps d'hommes toujours mouillés au dehors.

« Paré ? » demandait le patron J. Lamblin, du chalutier Sainte Rose 2908, onze hommes et deux mousses.

Assis sur le bordage, les bottes pendant vers l'eau, un matelot de dix-neuf ans tambourinait du talon en courtisant Marie Tivuinne, une mareyeuse de chez Wadoux-Lamiraud, Lamiraud successeur, Marée fraiche et salaisons, où elle encaissait des harengs à deux sous par colis.

Elle se passait de dîner pour voir partir son gars. Son pied balançait sur l'amarre tendue de la Sainte Rose.

Un matelot, qui larguait, l'écarta.

La corde serpenta vers le pont.

D'âge à ne pas tenir tranquille, elle se remit à danser sur l'amarre du 2927, « La Grâce de Dieu ». Mi-rousse, mi-brune, teinte par la fumée jaune des sciures de saurerie, elle jouait de la tête comme un oiseau et portait, à chaque instant, ses mains aux cheveux pour ramener une mèche folle qui suivait le vent.

Elle tira de sa poitrine une bouteille de « bistouille » tiédie par sa chair jeune.

Content du cadeau, l'amoureux cligna de l'œil.

Les hommes endossaient leurs « cirés » jaunes. Cette étoffe raide doublait l'importance des deux mousses obligés de marcher bras ouverts et jambes écartées.

Triplet, un Étaplois, encore coiffé du béret à pompon rouge de la flotte de guerre, envoya le plus petit des deux bonshommes demander au vieux pilote la vitesse du vent. Il en avait tant vu, le vieux pilote, de petits mousses bernés venir lui proposer des bêtises, et il ne leur était point méchant, même par ce temps qui ne met pas en humeur de rire, car tous ses enfants étaient en mer :

« Je suis ben vieux pour savoir, à c't'heure. Il court trop vite pour moi. Prends garde où tu mets tes pieds, petit fieu ! »

La matelote guettait, entre les mâtures des bateaux accostés, les gestes de son ami sur le pont de sa barque qui filait dans l'avant-port. La fille légère allait, adossée au vent, une main aux cheveux, aidée à courir derrière le vol de sa jupe.

Elle croisait des femmes qui revenaient vent debout, le dos rond, les coudes serrés, piquant de la tête contre les gros coups de brise. Leurs vêtements soulevés tiraient sur leur corps comme un drapeau sur sa hampe.

En suivant la sortie des bateaux le long de la jetée, on assistait aux gestes du bord et au spectacle vigoureux des hommes pendus par groupes au bout des câbles qui tendaient les voiles.

Leurs coups de gosier, comptant la mesure de l'effort, accompagnait la marche facile des grandes barques noires sur l'eau grise.

Des femmes du Portel, assises menues dans leur courte jupe brune, le dos bombé sous le panier en giberne, priaient, le front bas, pour une barque où leurs hommes partaient pêcher l' « hèreng » vers le Nord. La tache blanche de sa voile fondait lentement dans le gris du large.

« Guette-la ! » disaient les jeunes.

« Je ne vois plus rien, » disaient les vieilles.

Dans leur groupe clos, le vent brutal claquait des étoffes, coupant leurs murmures de messes

sur le bruit des chapelets d'os vivement finis pour recommencer.

Marie Tivuinne se signa et marcha devant elles comme à l'église, sur le bout carré de ses souliers bas.

Dès que l'avant, dépassant les musoirs, toucha l'eau de la pleine mer, le patron de la Sainte-Rose cria, selon la coutume : « la Prière. »

Tout l'équipage se découvrit. De chaque côté du bateau, les jetées disparurent. Le vent bourra la grande voile brune et, tous ses hommes faisant le signe de la croix, la rude barque, mettant le cap à l'ouest, prit le large. Ses mâts craquant sous la folie de la toile ivre de brise, elle fila dans le travers des lames, la proue saluée par leurs bonds d'écume.

Du vent et de la vague : du temps de marin. De Wimereux au Portel, l'eau assaillant la côte, savonnait, de sa perpétuelle mousse blanche, les murs de falaise et les plages de sables.

Les plus robustes lames gravissaient le parapet du boulevard Sainte-Beuve pour venir humecter les caves des villas d'été maintenant boudeuses, désertes, volets hermétiques devant la mer hivernale hostile aux hommes. Le vent soufflait d'une grande haleine régulière qui maintenait, tendus raides vers le Sud, sans une défaillance, les pans d'habits des gens aventurés au bout de la jetée

où les paquets de mer vaporisaient de l'embrun.

L'eau brisée retombait des maçonneries en nappes calmes pour rejoindre la fureur de la Manche et mettait sur la vague hurlante le contraste des sources plaintives.

De sa bave salée, le flot insultait la forêt de poutres qui posait devant sa violence la tranquillité des vieux arbres. Se soutenant depuis les pilotis profonds enfouis dans la vase, disparus pour l'Eternité, la légion des grands troncs que les oiseaux habitèrent, repoussait la mer ennemie.

Devant les musoirs, les barques, voiles ballonnées, quadrillaient vives sous l'air bourru, et semblaient jouer chaque fois que, manquant l'entrée du port, elles viraient, obliques dans un champ d'écume, et regagnaient du large pour un nouvel essai.

Le dessin agile de leur course plaisait comme le vol pur des mouettes circonflexes que la brise portait au-dessus d'elles.

Le rythme parfait de leurs ailes pointues cachait leur effort sous une grande beauté.

Penchée sur l'eau violente, une barque venait de l'Ouest. On percevait la vitesse de sa course derrière l'immobilité de la digue Carnot qu'elle atteignit, doubla. Vite après, trouvant le point au

premier essai, elle traversa le jeu des barques peureuses et fila ferme en plein chenal.

Sur son pont argenté de harengs, les hommes luisants d'eau amenaient les voiles. Un tout petit mousse se cramponnait seul à un câble qui le balançait comme une marionnette.

Les barques hésitantes imitèrent la manœuvre et suivirent le sillage.

La vague accueillait mal celles qui sortaient. Sitôt passé l'abri des jetées, elles les dressait cap au ciel. On apercevait alors tout le plancher du pont, pour ne plus voir, à la descente de la lame, que la carène levée sur l'eau mouvante et le chapeau de pluie de l'homme de barre.

Marie Tivuinne, éblouie de fixer la voile amie s'ensevelir dans la distance, retourna au travail. Elle rejoignit ses compagnes dans les rues de Capécure, parcourues par l'odeur des saurets. Les milliers de harengs qui dorent, pendus sous l'ouïe, dans la fumée de sciure de bois, empestaient le quartier.

Le relent tenace de « l'herèng » grillé sortait des maisons pauvres et tenait au linge des femmes. La ville entière, jusque dans ses dessous, puait son métier : le poisson.

Les matelotes gagnaient les portes à enseignes :

« Marée fraiche et Salaisons
Expédition. Exportation »

et résumaient leur besogne, bras retroussés, devant des tas de poissons et des baquets d'eau. Du couteau pendu à leur ceinture, elles décousaient les chiens de mer par grandes entailles sûrement conduites. Parfois, elles réchauffaient dans leur corsage leurs doigts engourdis par la

glace pilée. Mais elles flânaient peu, étant aux pièces : dix centimes par petite caisse de cent harengs et vingt centimes par caisse glacée ; il faut ranger le poisson.

La mise en paniers remplis pêle-mêle vaut cinq centimes le cent.

La maison Lamiraud :

« Marée fraiche. Harengs. Engrais de mer »

occupait vingt femmes encadrées par six hommes payés de vingt-cinq à trente francs la semaine.

M. Langagne stimulait ce personnel et triait, dans ses lots d'enchères du matin, les plus belles pièces pour M. Turine, Halles Centrales, Paris.

Ce fort client prenait, à quatre francs soixante-quinze le kilo, les soles de la Marie-Rose. Elles subissaient la toilette du dernier voyage : couchées, bien rincées, sur un lit de glace.

Des stalactites de gélatine pendaient aux caisses de raies sur le cabrouet prêt à partir. M. Langagne l'accompagna, conduit par Narcisse Belleau, un garçon qui savait à merveille injurier les employés de chemin de fer.

Le genièvre alimentait sa curieuse agitation.

D'autres voitures, agiles sur leurs deux roues, tournaient court aux coins de rue et se dépassaient pour les besoins de la concurrence.

Les mareyeuses, déchignonnées par la course, s'assuraient d'une main, l'autre serrant les feuilles d'expédition.

La cavalcade pénétra grand train cour Capécure, où la Compagnie du Nord alignait ses wagons à la disposition de la marée.

Le trafic « donnait » Belleau ne trouvant pas, à quai, la place d'accoster, prit en mains la cause du Public contre le Monopole et hurla ses injures habituelles :

« Sale compagnie !... On va perdre une heure ici !... Faut nous la payer !... »

Il courait, remuant en nageoires ses oreilles minces. Son souffle court donnait à ses prunelles des ahurissements d'asphyxié.

Il arrivait, les bras flottants, le nez haut, comme tiré par un hameçon, puis frétillait, à bout d'haleine. On eut dit qu'on venait de le pêcher.

Cette excitation ne modifiait rien ; elle passait inaperçue dans le tumulte du roulement des brouettes. Cependant, Narcisse Belleau disait vrai : pas assez de place. Un seul quai où, dans les jours laissés entre les tampons des wagons, les voitures de mareyeurs accostaient à reculons, roue sur roue.

Les chevaux, alignés de front, se flattaient des naseaux, et leur patience heureuse rehaussait le malheur des hommes frénétiques derrière eux.

Enfin placé, Narcisse Belleau travaillant de la langue, des bras et des oreilles, s'empara de deux brouettes.

Poussant l'une et tirant l'autre, il tapait de l'avant et accrochait de l'arrière les chariots concurrents, de sorte que sa route était comme un fleuve de blasphèmes; un grondement le précédait. Des hommes à la poigne dure avançaient leurs chariots par grandes poussées, cognant, sous leur jupe rousse, les mollets des filles dont les cris de colère montraient les dents gâtées.

On manqua de brouettes. Les mains attendirent. Le vacarme des roues en fer sur le carrelage du quai diminua; le bruit des voix augmenta d'autant.

Narcisse, reprenant la cause du public, apostrophait, avec un enthousiasme furieux, les préposés aux bascules, désignés à la colère de la foule par l'inscription en laine rouge de leur casquette.

Sans wagons pour y vider les chariots, ils les alignaient face à la deuxième voie qui filait nue jusqu'au buttoir rouge, montrant sa vieille ossature de traverses pourries par l'égouttement du jus de poisson. Les gens des cabrouets ne savaient où poser leurs colis. Des casquettes supérieures se rassemblaient le plus loin possible de leur exaspération.

Devant l'encombrement progressif, une détresse opprimait ces hommes.

Tous guettaient, sur le faisceau des voies descendant du Triage, la venue des wagons libérateurs. Mais l'arrivée d'un petit homme à lorgnon qui marchait en frileux, dos rond et mains aux poches, les éparpilla. Leur empressement à franchir les barricades de colis, pour se réfugier dans la fureur du public, démontra l'apparition du chef.

Il rageait et, pendant que la nuit consolatrice tombait inutilement sur cette colère d'hommes, il adressait à son chef de manutention des observations d'une énergie exemplaire, scandées à coups de front :

— « On aurait dû !... On aurait dû !... »

Exécutant à l'heure sa consigne d'éclairage, le lampiste, d'un coup de commutateur, allumait d'un bout à l'autre du mince quai, les globes électriques. Leur grande clarté accusa la honte de ce service manqué : la cour Capécure pleine de cabrouets, hérissée de gesticulations que les lampes perpendiculaires projetaient en ombres courtes; sur le quai, les tas de colis jetés sans classement, Des gens criaient autour des bascules. Ils agitaient leurs feuilles d'expédition devant les guichets où, sous une ampoule électrique, un employé en sueur reluisait, fou d'agacement.

Le vieil aiguilleur du poste Saxby, rabougri par

l'approche de la retraite, vit venir le chef et se tassa contre ses leviers, pour moins gêner, dans l'étroite loge de verre, les gestes qu'il prévoyait furieux de cet homme à l'autorité redoutable.

Se comprimant la tête entre les récepteurs du téléphone, un sous-chef criait dans l'appareil. Le pauvre jeune homme, à manchon blanc, dix-neuf cents francs par an, deux faux-cols par jour, un foulard la nuit, usait le bouton de déclanchement et stimulait son collègue du Triage :

« Vient-il ce ravitaillement ? »

Il dut recevoir une réponse désespérante, car il se retourna, vif comme un homme qui se brûle et faillit se heurter du nez avec le chef entré en courant :

« Enfin, Monsieur Barbès, que se passe-t-il ? »

Sans hésitation, M. Barbès commença une plaidoirie véhémente contre M. Ramblenne, le sous-chef de la petite vitesse. On lui demandait depuis deux heures des wagons pour la marée, il ne voulait pas en descendre.

Le bruit d'un passage de train obligea le chef à hausser la voix ; sa figure rougit sous l'effort et son irritation parut plus menaçante :

« Je vais voir ça ! »

A petits pas pressés, sautant les rails, il partit à travers les voies vers le Triage où on ne tenait pas compte des instructions.

Le vieil aiguilleur à tête cuite prévenait son collègue :

« Tention, Georges. Le chef y va chez ti. Et il est point content, t'sais !

— .....

— T'as ben raison, Georges, ils nous feront point cracher dans not' bistouille !

— ..... »

Le voyant téléphoner, le sous-chef s'enquit :

« C'est le ravitaillement ?

— Non, chef ! C'est Saint-Omer qui rentre. »

Le fanal du train annoncé étincela à l'avant-gare. Puis le vieil homme émit une appréciation touffue :

« Ils ne vont plus pouvoir descendre, à c't'heure ; Arras à partir, puis Saint-Omer ; les machines pour le port et ça va être l'heure des rapides. C'est toujours le même mastic. »

Comme le sous-chef fermait la porte vitrée pour ne plus l'entendre, il conclut :

« Et mi auss , je m'en f...! »

Les choses se passèrent comme le vieil homme l'avait annoncé : le train pour Arras partit ; Saint-Omer ensuite ; les machines des rapides s'acheminèrent au port et, alors seulement, la cabine IV annonça le refoulement sur la voie de marée.

Dans la plaine du Triage, noire de wagons, les

cornes de manœuvre sonnaient sans cesse. Une machine tenait à rebours une longue rame arrêtée par le signal rouge. Au pied, le chef, en attendant le feu blanc, disciplinait M. Ramblenne par un discours sec. C'était pourtant un vaillant, ce garçon. Il remuait des wagons en plaine depuis quinze ans.

Cette pratique le préparait mal à la critique inexpérimentale d'un homme de bureau pour qui toutes choses tenaient en chiffres sur un morceau de papier.

L'habitude de ne voir des réalités que leur figuration, leur statistique, ôtait à celui ci la notion de l'indocilité de la matière. Il exigeait les choses faites à mesure que pensées, ses ordres aussi vite exécutés que donnés, sans apprécier la différence entre remuer la langue pour dire ; « Trente wagons », et remuer ces trente wagons, tare dix tonnes, total trois cent mille kilos.

Au long du ballast, le fil relié au levier de la cabine frémit comme une guitare mal pincée. La tôle du voyant claqua sur le mât de fer. Feu blanc !

Aussitôt, la lanterne à trois couleurs d'un équipe décrivit des arcs de cercle et sa trompe mugit le coup double du refoulement. A l'autre bout de la voie, proche la machine attelée, une autre lanterne répétait le signal. Le mécanicien répondit. Les essieux doucement tournèrent.

Grimpant sur un marchepied, le chef salua M. Ramblenne de cet adieu menaçant :

« Je vous enverrai une note. »

Car, selon son esprit, la fin des choses n'était pas en matière mais en papier, et toute réalité devait aboutir à une explication écrite pour classer aux archives.

Le sous-chef, dégoûté à l'idée de recevoir le minutieux rapport terminé par la formule : « Veuillez me fournir des explications », s'en alla, serrant la poignée de sa lanterne et l'âme pleine de malédictions.

« Je me suis éreinté. Je n'ai pas réussi. Trois fois je viens de lui dire pourquoi. Il faut encore le lui écrire. Quel métier ! »

Deux mille francs par an : logé, les nuits à passer et les attrapades.

Un mécanicien de débranchement cria :

« A l'eau ! J'en demande depuis une heure. Mes tubes brûlent ! »

Pour preuve, il ouvrit grand son injecteur qui râla, aspirant les dernières gouttes des poches :

« Plus rien ! Rien !.. Je jette mon feu ! »

L'alcool consumait cet homme embrasé, ancien mécanicien de grande ligne, reculé sur une machine de manœuvre pour avoir passé plus de signaux à l'arrêt que d'estaminets sans s'y arrêter.

Dans la cabine, l'aiguilleur attentif écoutait la voie demandée à coups de corne.

« Sept ! » dit le sous chef qui entrait.

L'homme renversa ses leviers avec la sûreté de maniement des longues pratiques ; dix ans de service, mille sept cent cinquante francs, non logé, quatre enfants.

Sous la lumière renvoyée par les poignées d'acier des manettes Saxby, la tête de M. Ramblenne penché au téléphone, témoignait la force de son caractère et la rudesse de son métier.

L'équipe de nuit : une demi-douzaine d'hommes de la même trempe, se serrait sur un banc court. Ils rangeaient leurs paquets de tartines et leurs bidons de fer. Peu de marmites de soupe.

Un morceau de pain et un verre de café pour tenir en plein air jusqu'au matin. A l'aube, le genièvre vient au secours. Un homme de jour passait à son collègue sa lanterne et des indications pour continuer le service :

« Les Calais sont sur trois ; Wimille sur quatorze. Quinze est libre. Et ça brousse !

— Paraît. C'est épais ! »

En effet, la lumière blanche des lampes à arc montrait les voies pleines.

Le chef lui parlant au téléphone, M. Ramblenne ôta sa casquette, comme s'il percevait la présence réelle :

« Encore du matériel? Ma machine n'est pas revenue.

— Servez-vous de celle qui vous reste.

— Elle n'a plus d'eau.

— C'est de la mauvaise volonté. Vous ne pouvez pas y arriver ? Cela s'est fait l'année d'avant, Monsieur ; imitez vos prédécesseurs. »

En arrêt devant le signal, la machine sifflait, coup sur coup, la direction de la prise d'eau.

« Laisse passer », dit M. Ramblenne.

Sous la main preste de l'aiguilleur le levier joua.

Le sous-chef manquait de calcul. Mis en demeure d'entreprendre l'impossible en manœuvrant sans machine, une seule solution lui restait : ne rien faire et le dire.

Mais sa bonne volonté paralysait son jugement. Il n'examinait jamais un ordre. Même sans moyens, il cherchait des moyens de l'exécuter.

Rongé par les scrupules comme un croûton par les rats, il ne s'offrait aucun raisonnement, la conscience travaillée par cette inquiétude étouffante : qu'il était coupable parce qu'il ne faisait pas ce qu'on lui avait dit.

Les ténèbres couvraient son âme..

Découragement et misère : travailler à mort pour être content de sa journée faite et s'en-

tendre dire, au bout de douze heures d'éreintement :

« Vos prédécesseurs faisaient mieux ! »

Le téléphone sonnait :

« Eh bien, ces wagons ? »

La rame placée s'emplissait vite. Les équipes gerbaient les colis jusqu'au plafond.

Se hâtant trop de libérer les tricycles pour ne plus entendre les injures du public, ils lançaient les paniers sans lire les étiquettes. Des « Paris » tombaient dans les « Est via Hirson ».

M. Langagne cherchait un dirigeant.

Narcisse Belleau lui ouvrait la marche en proclamant leurs sentiments communs :

« Il n'y a pas de chefs ! Ils se cachent tous ! Sale compagnie ! Pas de personnel. »

L'Administration eut gagné à recruter, pour sa défense, un homme aussi éloquent que Narcisse Belleau.

Coiffé d'une casquette à inscription de laine rouge, il aurait fortement exprimé au « sale Public » les sentiments du Personnel :

« Donnez jamais de pourboire. Pas seulement un verre de cric. S'esquinter pour votre poisson pourri !... Si vous trouvez que ça ne va pas assez vite par chemin de fer, mettez-le à la poste. »

Une casquette dorée étincelait imprudemment sous la lampe de la troisième bascule. M. Lan-

gagne la surprit et, récépissés en main, recommanda tout spécialement au chef des Messageries son envoi à M. Turine : onze caisses et cinq paniers, six cents kilos.

Marie Legagneux s'exaspérait de voir ce commis exiger des égards et attendait, dans la fureur de l'impatience, la fin de ses discours, pour réclamer aussi de la sollicitude envers sa marchandise.

Egalement avides du respect de la Compagnie, ils la volaient, en revanche, ingénieusement.

L'encombrement des bascules ne permettant pas la vérification des poids, M. Lengagne déclarait cent kilos en moins. Cette journée de débâcle permettait le transport gratuit d'au moins vingt tonnes de marée.

M. Barbès montra un instant sa casquette blanche, trouva que ça allait mal et dit que ça allait bien, de manière à s'en retourner vers les quais à voyageurs, plus paisibles. C'était l'heure des rapides correspondant avec le bateau de Londres. Derrière un pilote balançant un feu rouge au pas accéléré, les grandes locomotives Compound tiraient doucement, sur les voies du port, les longs wagons à boggies inondés de lumière électrique.

Des gens bien assis prenaient leurs aises.

« Boulogne-Ville. Deux minutes d'arrêt. Direction d'Amiens, Laon, Reims et Bâle. En voiture ! »

Combien faut-il d'hommes qui peinent pour vivre, afin qu'un homme vive sans peine ?

Quelque part dans l'humanité, une petite population souffrante équilibrait chacun de ces Anglais à peau rose, minutieusement propres et fortement nourris. On chargeait dans les fourgons des appareils pour le polo, le cricket, des pioches d'ascension, usagées à monter, descendre et remonter, ainsi longtemps. Cela luisait, fer et bois, comme l'outil trop tenu d'un très vieux cantonnier.

Un voyageur vêtu de laine blanche descendait demander :

« Refreshments' room, please ?... Le bouffet ?... Time to get a drink ? »

— « On part, Monsieur. En voiture. Restaurant dans le train. »

Le gentleman blanc dit :

« It's full up ! » et remonta maussade dans son wagon. Le restaurant, en effet, était plein comme un Temple aux époques de foi miraculeuse. La lenteur du démarrage laissa le loisir de contempler les petites tables fleuries et claires sous les abat-jour de soie.

Des têtes graves et bien peignées, penchées sur ces mangeoires, mastiquaient religieusement.

Le pilote du train dit :

« Tout pour leur bouche, ces Anglais ; ils

mangent avant de s'embarquer, ils remangent en débarquant, ils dinent dans le train et ils ont des provisions dans leur valise. »

Il gagna la guérite où il rangeait son souper : trois tartines au frais dans un sac en toile et une gamelle de café.

Sur le quai à marée, les hommes avaient faim. L'intensité du trafic allongeait le service au delà de l'heure du repas.

Mais on pouvait voir la queue de l'ouvrage, car la fermeture de la cour clôturait les entrées de cabrouets.

M. Triquet, le sous-chef prenant la nuit, arrivait dans toute la fureur de son activité fraîche et gourmandait le personnel :

« Rien de prêt! On n'aura pas un train à l'heure. »

Le chef des expéditions se mit en boule :

« J'aurais voulu vous y voir! »

Aigris par l'ingratitude de leur métier et la peur des reproches, ils continuèrent l'éternelle dispute du Mouvement qui attend les wagons en chargement et de la Manutention qui le fait attendre pour les charger.

La machine attelée sur la rame de la voie I tira aussitôt le dernier colis à bord : 8 heures 45. Le train à former partait à neuf heures trente devant

le 24, convoi poste pour Paris, qu'il ne fallait pas gêner.

Les aiguilles de l'horloge tournaient trop vite. La manœuvre activait, rassemblant les wagons sur les indications du sous-chef. Il courait en comptant la charge : 28 wagons, 295 tonnes.

Une paix immense habitait l'espace où se répandait la musique de la bouée chantante, à l'entrée du port.

Sur la colline de Capécure, les rares feux de la route du Portel ornaient au loin la nuit sereine.

Les hommes de manœuvre ignoraient les étoiles. Leur tranquillité dépendait des signaux. Neuf heures sonnèrent. Au quart, un coup de levier les mit au rouge. On ne passait plus.

Une trompe de la grande cabine signalait l'arrivée du train d'Amiens.

A 19, son heure exacte, le sémaphore annonça le train 24. Alors, M. Triquet, instable et vif tant qu'il espérait gagner, mais résigné dès qu'il avait perdu, continua tranquillement son métier, sachant qu'en regard du retard du train 24 : « 20 minutes, gêné par formation du 1518 Marée », son rapport lui reviendrait, annoté à l'encre rouge de considérations humiliantes.

Aussitôt le train attelé, la machine Compound 2.638, arrêtée au signal du dépôt, descendit s'accrocher. Taillandier, un mécanicien de quinze

ans de pratique, vit à l'allure de la gare que ça n'allait pas et dit à son chauffeur Folliette, en essayant le frein :

« C'est toujours la même chose, ici ! »

Taillandier et Folliette, du dépôt de Paris, faisaient une « bonne paire ». Ils buvaient, dans le même quart, le café qu'ils aimaient tous deux bien sucré.

Pour débattre l'heure du départ, le conducteur tira sa montre qui avançait, le sous-chef la sienne qui retardait. L'horloge de la gare les aurait mis d'accord, mais on ne pouvait la voir de leur place.

Le mécanicien siffla sa direction et empoigna le régulateur. Le patinage des premiers tours de roue brimbala les deux hommes sur la machine en furie, puis le train chasse-marée partit à belle allure, dans la plaine d'Outreau, éclairée en bleu par des moments de lune.

Les fumées blanches des fours à ciment, distinctes la nuit, traînaient dans le ciel. Les étoiles, pétries dans ces vapeurs, semblaient des fruits luisant dans la mie blanche d'un gâteau frais. La 2.638 buta sur le talon de l'aiguille de la station de Pont-de-Briques où les filles de Boulogne dansent l'été.

Taillandier n'appréciait pas le paysage. Pourvu qu'il vit clair et loin sur le rail, le pays était beau.

Dans le fourgon de tête, le conducteur Auguste

Daret, maudissait la gare de Boulogne qui lui avait remis les titres à l'heure du départ. Parti sans pointer, il trouvait maintenant plus de wagons que de feuilles.

Il s'énervait. A l'arrêt d'Étaples, dispute. Posant sa lanterne sur le marchepied, un sous-chef de manœuvres annonçait trois wagons à ajouter.

« Je ne les prends pas, dit Daret, j'ai déjà quinze tonnes de surcharge.

— Vous ne changez pas. Toujours perdu. »

Le mécanicien refusait de tirer :

« Un bis nous suit. Vous le bourrerez. Je ne veux pa srester en route. »

Folliette précipitait des volées de charbon dans l'abîme de flamme du foyer ronflant.

Repartis, il prit dans un coffre du tender un flacon où moussait de la bière agitée par la marche et but, après Taillandier, dans un quart militaire désaffecté, la boisson fraîche que la trépidation lui envoyait dans le nez.

Une grande fatigue venait du tremblement de la machine et du vacarme sans fin de la chaudière bouillante.

La poussière de charbon se collait en masque noir sur le visage suant des hommes oppressés par les aspirations brûlantes devant le foyer rouge. Un remous d'air les tenait parfois dans un instant de bien-être frais. Leurs poitrines se gon-

flaient d'aise et ils respiraient goulûment : comme un bel enfant tette.

Toutes les dix minutes, l'habile coup de pelle de Folliette éparpillait le poussier humide. Son poids, savamment distribué, ne ralentissait pas la flamme. Elle l'engouffrait aussitôt : le charbon noir disparu dans le travail rouge du feu infatigable. Pour le nourrir et maintenir sur tout le parcours, les quinze degrés de pression normale, la pelle du chauffeur devait remuer quatre mille kilos de combustible.

Le vent de mer emplit l'espace de nuages. Les ténèbres se tassèrent entre la terre et le ciel rapprochés. Le train gardait, dans cette encre, sa vigoureuse vitesse. Mais un peu de lune suivit de nouveau le fil du rail poli. Des marais luirent dans la plaine d'Abbeville.

L'aiguille du manomètre Bourdon marqua cent vingt kilomètres à l'heure. Les bielles se mouvaient avec la rapidité des ailes d'une mouche. Dans la bouteille à moitié vide, le restant de bière moussait jusqu'au bouchon. Le quart de zinc faisait, sur le couvercle sonore du coffre, une musique en « furioso ».

Les yeux dardés du mécanicien cherchaient, au plus loin, le feu blanc des sémaphores, et le chasse-marée enfilait, à une allure de cataclysme, le gouffre noir, constellé de signaux.

Les lumières des petites gares clignaient, distantes, se précisaient proches, disparaissaient franchies. Par la campagne, quelques feux dardaient : une vitre d'estaminet de village à fleur de sol, ou le cadran dominant du clocher.

Les lanternes des gardes-barrières ponctuaient la ligne : l'homme caché par le rideau de la nuit, on ne distinguait que la silhouette du bras qui tenait le feu blanc, à hauteur du genou, et les pieds éclairés en plein.

Le maléfice de trois heures du matin torturait Taillandier. Des démons irrésistibles faisaient force sur les paupières et piquaient les yeux. La migraine hérissée rôdait dans le cerveau.

Jusqu'à deux heures, on veille ; à quatre heures, l'allégresse du jour proche réveille, mais à trois heures, la griffe du sommeil vous tient, le pouce sur la nuque et les quatre doigts dans le front.

Le coup de fusil du niveau d'eau détonnant relança la vigilance du mécanicien. Ce fut son seul accident de route. Après avoir descendu, en pleine vitesse, la côte de Survilliers, la 2,638, ralentie et sifflant aux signaux, martelait les joints des plaque tournantes de la gare de Paris.

Les camions des Halles attendaient le poisson frais. Mais la livraison se faisait mal. On ressentait le mauvais chargement causé par l'encombrement de Boulogne. Des colis manquaient. Les destinataires inscrivaient des réserves.

Pendant ce temps, le trafic de marché roulait sur le boulevard de Strasbourg. Au long des rails déserts de « Montrouge-Gare de l'Est » revenaient les carrioles des maraichers de Saint-Ouen dont le cheval, tranquille sous les rênes molles, suivait la route par habitude.

Il allait être quatre heures du matin. Au carrefour des grands boulevards filèrent trois fiacres en cortège. Derrière leurs glaces l'ombre entourait des plastrons d'habits et de vagues choses blanches de femmes en grande toilette.

Le geste cadencé des balayeuses au nez rouge tenait tout le trottoir désert, leur bouleau attaquant l'ordure en un cercle pur tracé du pied des boutiques au ruisseau courant.

Un violoniste, retiré en escargot sous le mince

col de sa jaquette, marchait si rapetissé que ses genoux caressaient son menton. Il changea son étui de bras afin de secourir un bout de cigare poursuivi par les grands balais.

Dans la distance, les sergents de ville passaient, encapuchonnés comme des moines qui renoncent au spectacle du monde.

Sous l'auvent d'un kiosque à journaux, trois hommes aux casquettes hardiment enfoncées, avaient sans doute quelque chose de fort intéressant à se dire, pour parler avec une telle animation. Une fille en cheveux se promenait sur le trottoir. Elle reniflait de froid.

On braillait dans la rue Sainte-Appolline où il y a une maison publique. Des voix qui n'en pouvaient plus criaient :

« A la soupe ! »

Cette bande partit, en chantant les choses obscènes des régiments en marche, vers les Halles où les clartés des devantures de marchands de vin cernaient le carreau.

Des odeurs de friture et de soupe en plein air faisaient bon accueil aux gens dans ce quartier plein de marmites et de litres de vin. Après deux heures du matin, on ne trouve à manger que là. C'est pourquoi les vagabonds de nuit se mêlaient aux gens de travail.

Des hommes en blouse bleue dressaient, sur le

trottoir du pavillon des légumes, des architectures potagères : en carrés, les sages poireaux à barbe blanche; en murailles, les choux au cœur profond et candide.

Ils maniaient la marchandise avec la dextérité d'ouvriers vieux dans le métier. Cette verdure répandait un parfum de pleine campagne, aiguisé par le piétinement des souliers ferrés, écrasant le déchet âcre des grosses feuilles.

Les ivrognes, que la maison publique avait expulsés pour sauvegarder sa réputation, arrivaient par la rue Rambuteau :

« Meunier ! Meunier ! Tu es... ! »

La renifleuse les suivait. Ils faisaient d'elle tout ce qu'ils voulaient, sous promesse d'une soupe au fromage. Un homme à chaque bras lui maniait les seins. Elle toussait du froid de leurs doigts et les mena se chauffer au feu d'une friture.

La flamme remuante mit un vif jeu d'ombres sur leurs figures abruties. Ils étaient six jeunes gens aux lèvres pendantes et dont les yeux clignaient, tous commis d'épicerie, réunis pour fêter l'arrivée d'un « pays » qu'ils humiliaient en lui frappant dans le dos ou sur le ventre :

« Eh ! mon vieux; on ne voit pas ça à Poitiers ? »

Il touchait la fille moins que les autres mais la regardait plus.

Elle mangeait ses pommes frites, aussi peu sur-

prise de la caresse des hommes que d'une chose inévitable comme le vent. Ils lui proposèrent de boire chez un marchand de vins de la rue Pirouette, du côté du ruisseau où la police a ramassé S. A. R. le Prince de Galles, voyageant incognito.

La vente commençait. Le trafic des légumes occupait la chaussée, par tas, en hottes et en sacs fichés de plaquettes émaillées :

« Prud'homme, cultivateur à Conflans.
Boirut, Viroflay. »

La verdure entourait le pavillon de marée qui n'utilise pas ses trottoirs pour exposer sa marchandise. Des femmes, en sabots et le nez rouge, criaient leur étalage :

« Voilà des choux-fleurs. Par ici les choux-fleurs ! »

Une voisine ripostait avec l'accent de Seine-et-Marne :

« Des nèvets ! Des nèvets ! Des nèvets ! »

Il passait la foule des gens qui ont métier de nourrir les autres : des cuisiniers, des fruitiers, des marchands des quatre-saisons.

Des filles, leur service de nuit terminé, venaient aux emplettes d'une botte de cresson, la santé du corps, ou d'un radis noir comme leur conscience de prostituées.

Elles ne marchandaient pas.

La couleur de leurs robes salies seulement de

taches de vin étonnait entre les blouses cassées des métiers rudes, et leurs figures imbibées de vice marquaient parmi les têtes ordinaires occupées du souci journalier de payer les épinards un sou moins cher.

Mettant bas ses deux paniers, une vieille, bras ballants se plaignit :

« C'est lourd. J'ai bien du mal à mon âge ! »

Un garçon terrible, chargé d'un formidable faix de poireaux criait qu'on lui fît place. Sa charge dépassait en largeur ses larges épaules. Il s'aidait à marcher en balançant loin de lui ses bras tatoués, ce qui élargissait encore sa route. Sa hotte criait à plein osier.

Une fille blonde qui ne se garait pas l'obligea d'arrêter. D'une voix formidable, il lui dit le nom exact de sa profession. Elle fut un temps à répondre. Il n'y perdit rien et, sitôt éveillée, elle le couvrit d'ignominies : lui, son père, sa mère et les poireaux qu'il portait.

Content du chemin libre, il passa, indifférent. On n'est pas poli aux Halles.

Les porteurs du pavillon de marée patientaient et buvaient chaud.

La peau rouge de vivre à l'air de grand matin et moins nerveux que Vatel qui se tua, parce que le poisson n'arrivait pas, ils consommaient du café cognac en attendant qu'il arrive.

Le soleil se levait au bout de la rue Turbigo, quand la marée du Nord accosta le pavillon. L'arrivage du poisson se sentit au loin ; le bois mouillé des caisses empestait le vieux port et, plus près, on percevait l'odeur des chevaux fumant d'avoir couru.

Les hommes des camions établissaient les charges sur le crâne des porteurs aux statures redressées par l'énergie du trois-six. Plus délicats que les matelotes de Boulogne, qui travaillent à main nue, ils soulevaient les grosses pièces avec des crochets de fer.

La pêche de la Marie-Rose, maniée encore une fois, prenait, sur le bitume du pavillon, l'air de Paris : les raies, les turbots et les soles des enchères Langagne livrées à M. Turine, mandataire aux Halles. Le déballage accentuait l'odeur de marée.

Chez les marchands de vins de la rue Rambuteau, les cuisiniers, les restaurateurs et les fruitiers comestibles, ayant terminé leur marché de légumes et de boucherie attendaient, en s'offrant du vin blanc et se plaignant des affaires, l'heure d'ouverture du pavillon de marée : six heures et demie.

Au coup de cloche, ils accoururent, la lèvre humide et l'haleine forte. Le vacarme du premier cri des vendeurs au gosier frais les accueillit :

« Du beau merlan ! Du beau merlan ?

— Par ici, les raies.

— Des fins turbots. Des blancs turbots ! »

M. Morel, chef des cuisines d'une grande ambassade, examinait le lot de M. Turine, son fournisseur habituel :

« Il me faut une belle pièce pour trente couverts. »

L'accent de Gascogne embaumait ses paroles. Il avait la figure blémie par la chaleur des fourneaux, le ventre épanoui de boire à sa soif qui était grande. La lippe pendante et les paupières soufflées jusqu'au millieu des joues témoignaient le goût des plaisirs du corps. Homme très fort dans son métier, il écrivait des recettes en vers publiées par la revue culinaire : « L'Art pour l'Art. »

Le Comte de Nepuni, son maître, lui donnait deux cents francs par mois et la nourriture. Hors cela, M. Morel profitait, sur le marché, de quarante mille francs par an. Son fils suivait les cours de l'École centrale.

Il choisit un saumon de vingt livres et le mit dans la manne de son plongeur bruni par la rinçure cuivreuse des batteries de cuisine — puis diverses petites pièces : un turbot et quelques paires de soles « pour la famille » et s'en alla en rendant des saluts à tout le marché.

Le commis de M. Turine avait à peine eu le temps de crier :

« du merlan ! »

qu'il dut baisser le ton pour souhaiter le bonjour à M. Rousseau et sa fille : des fruitiers du faubourg Saint-Germain.

M. Rousseau tenait les mains jointes sous la bavette de son tablier bleu, ce qui lui avantageait la poitrine.

Il sortit la droite, pour pencher jusqu'à l'œil sa toque de poil, et regarda sans estime M. Morel déjà loin.

Le chef, ancien client de sa boutique, l'avait quitté, indigné que le fruitier lui majorât les fournitures dans les mêmes proportions que lui les majorait à son maître.

Depuis, il se levait plus tôt pour « faire les Halles ». Aussi M. Rousseau lui marquait un mépris formidable :

« Ça gagne l'argent que ça veut et ça saute du lit à cinq heures du matin, comme un malheureux, pour payer un saumon cent sous moins cher ! »

Mme Turine survint, grande et belle femme, le corps puissant, la joue rose. Malgré la mesure de ses mouvements, la révolte de sa chair copieuse craquait ses vêtements, étroits par coquetterie. Un corsage de fourrure noire seyait à la fraîcheur de son visage et à la clarté de ses cheveux. Mlle Rousseau et Mme Turine se souhaitèrent le

bonjour avec de petites mines, des mots plutôt ris que parlés, toute la gracieuseté qu'ignorent les hommes réduits au serrement de mains et à l'offre d'une consommation.

Leur faculté de sourire à tout le monde et de se précipiter avec amour au devant des gens les plus ignobles avait valu à Mme Turine et à Mlle Rousseau, chacune dans son quartier, une haute réputation de commerçantes parfaites.

Depuis dix ans, Mlle Rousseau revendait aux riches pratiques du faubourg Saint-Germain, les poissons de Mme Turine avec autant d'affabilité et de souriantes disputes que celle-ci en mettait à les lui céder.

Ces deux habiles femmes épuisaient, sur un cadavre de turbot, les grimaces, les convulsions et les mensonges de la haute diplomatie.

Mlle Rousseau, se couchant de bonne heure et se levant tôt, comme toute la race des femmes de marché, attirait par la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux. Les hommes, retournés vers elle, regardaient longtemps un grain de beauté sur sa nuque blanche. Mais il ne passait dans sa tête que des calculs sur le prix des choses qui se mangent :

« Fruits. Poissons. Volailles. Beurre et Œufs.
42, rue des Saints-Pères. »

Les voitures des restaurants célèbres et des

grands marchands de soupe attendaient, rue Réaumur, leurs patrons partis aux emplettes. Le personnel des cuisines tranchait par son teint pâle, ses souliers gras et ses ventres heureux parmi les têtes rouges que le plein air et les demi-setiers font aux gens des Halles.

Des plongeurs de restaurant, en veste bleue, le torchon noué au cou en La Vallière, processionnaient du marché à leur fourgon.

Devant l'étal de Mme veuve Maintenant, marchande au détail, musaient, manne au pied, deux pâtissiers de Saint-Philippe-du-Roule :

« Paton, 212, faubourg Saint-Honoré »

recommandé pour ses timbales de filets de soles. Les apprentis concurrents se témoignaient du dédain. chaque maison étant la première de Paris.

Les deux « Paton » passaient le temps à mettre en rage un « Truquelin, Avenue des Ternes » stationné en face le banc de Mme Foulon. La rivalité des pâtisseries voisines excitait les apprentis à se battre.

« Eh ben ! mon vieux, ça va chez toi ? On fait toujours des turbans de filets de soles avec des escalopes de cabillaud ?

— Ferme ! » dit le petit Truquelin qui leur tourna le dos et s'assit sur le bord de sa manne déjà pleine de légumes et de viande. L'arrivée du patron lui fit ôter ses fesses de sur la marchandise. Cet homme

affairé portait un jambon. Il le plaça dans la manne à côté du veau pour « Pâtés veau et jambon » et choisit, en effet, dans l'étalage de Mme Foulon, un cabillaud. Les « Paton » ricanaient. M. Truquelin isola le poisson de la boucherie par un *Journal des Débats*, aida l'apprenti à équilibrer la manne sur sa tête et le petit s'en alla vers les Ternes, une heure et demie de marche, avec une charge qu'un sergent blanc n'aurait pas osé mettre sur le crâne d'un nègre.

La levée des coiffures annonçait la venue d'un personnage important : M. Ouvrard, restaurateur célèbre, 49, boulevard des Italiens. Il avançait parmi les saluts des chefs de grandes maisons, des épiciers comestibles, des pâtissiers cuisine pour la ville, et de tous les grands et petits patrons, membres des divers syndicats de la Nourriture Parisienne, dont il était président.

Il rendait solennellement les saluts, à coups étudiés de son chapeau haute-forme, et découvrait la magnificence de sa longue chevelure blanche, à l'académicienne.

La raideur de ses jambes nuisait à la rapidité de son allure mais ajoutait à la majesté de sa démarche.

Comme il ne pliait les genoux ni le cou, son approche évoquait :

« Messieurs, le Roy ! »

Penchant son front plissé de soucis, il médita devant l'étal de M. Turine.

Le joli bruit de l'eau vive courant aux réservoirs d'anguilles semblait l'enchanter, mais ses réflexions aboutirent et il dit combien il lui fallait de paires de soles.

On lui gardait les plus fines pièces pêchées par la Marie-Rose.

Les gens de province venaient à Paris pour manger son plat célèbre : le filet de sole Ouvrard et, au retour, s'en vantaient dans leurs familles.

De Moulins à Carcassonne, des messieurs disaient au café :

« Pendant l'Exposition, quand nous avons diné chez Ouvrard. »

Et on les regardait avec intérêt.

L'arrivée de nouveaux camions renouvelait la vente. Les crieurs s'enrouaient.

Entre le pavillon de gros et celui de détail, tenait, sur la chaussée, la grande animation des foules de marché.

Un courant direct de public, coupant de la rue Rambuteau à la rue de la Cossonnerie, heurtait le remous des acheteurs et des porteurs signalant qu'ils étaient libres par leurs mannes vides, hissées à pic. Les charges portées sur la tête dénivelaient la foule. La taille des gens sans faix y semblait petite.

M. Ouvrard perdit dans la cohue la solennité de sa démarche, mais il retrouva l'équilibre de son chapeau et la raideur de ses genoux, sous le pavillon moins peuplé des dames détaillantes où sa belle allure le rendait populaire.

Elles avaient peu changé depuis la mère Angot. Le grand air colorait leur visage et il était difficile de passer entre leurs bancs, sans subir l'offre faite à plein gosier, de toute leur marchandise.

« Voilà, Monsieur ! J'ai ce que vous cherchez. Des écrevisses. De l'anguille !

— Arrêtez-vous, Monsieur ! C'est pour moi, aujourd'hui ! »

Et allez donc ?

De longs brins d'herbe, agrémentant le poisson d'eau douce, le distinguaient de la marée. Cet émail vert allait bien à l'argent neuf des carpes fraîches.

M. Ouvrard finit de s'approvisionner chez Mme Rousset où il prit des boîtes d'éperlans diaphanes et plusieurs langoustes vives qui ramaient des antennes, en craquant comme des meubles de spirite.

Puis il s'en alla par des rues où le personnel inoccupé des hôtels : cuisiniers aux figures jaunes et garçons de salle aux figures bleues, piétinaient, dos aux mur, sous les enseignes connues des bureaux de placement. Louchant de rancune, ils descendaient du trottoir mince pour faire

place au grand patron. Des timides le saluèrent ; les farouches durent imiter.

Un vieux cuisinier malheureux le qualifia de noms infâmes, redit les vilaines histoires sur l'origine de sa fortune et détailla le mauvais traitement des ouvriers chez ce grand homme.

Les garçons de salle ne participaient pas aux confidences des gens de cuisine qu'ils tenaient pour des gargouillots.

Depuis les siècles de siècles, les deux corporations se méprisaient à outrance : l'esprit travaillé par l'ancestrale haine de la main d'œuvre que sa saleté oblige à se cacher et de l'intermédiaire rasé de frais qui seul parait et reçoit le pourboire.

L'homme graisseux de faire à manger et l'homme bien lavé pour servir à table ne pourront jamais s'entendre.

On parvenait aux cuisines du restaurant Ouvrard par un couloir contigu à un théâtre : « Entrée des Artistes » au fond ; celle des cuisiniers à droite.

L'après-midi, les ouvriers en veste blanche occupaient le passage. Ils appuyaient aux murs leurs corps las de suer et prenaient l'air, en regardant les femmes.

Des actrices pommadées évitaient, en se maillottant dans leurs jupes, les tabliers moins gras que leurs museaux peints. Au contraire de presque toutes les cuisines de Paris, placées en sous-sol, celles de M. Ouvrard occupaient un rez-de-chaussée. Le diable en aurait fait son enfer. Dès cinq heures, les foyers, chargés pour le coup de feu du soir, y maintenaient une chaleur torturante.

La fraicheur édenique du garde-manger remettait le corps en allégresse. Sur les timbres dont la glace frappait l'air, gisaient en bel alignement les soles de la Marie-Rose. Des aides en levaient les filets. Fort habiles à cette besogne qu'ils accom-

plissaient du matin au soir, ils ne s'en reposaient qu'en épluchant des moules.

La monotonie de l'œuvre attristait leur vie. A l'âge des grandes ambitions, ils songeaient à devenir rapidement des ouvriers célèbres. Plus heureux, les commis sauciers, au courant des grandes recettes de la maison, se grillaient la figure pour la gloire de la cuisine française et cinquante francs par mois.

Les derniers venus convoitaient ces postes d'élite, obtenus à l'ancienneté.

Ils arrivaient de province, d'où leurs parents, patrons d'hôtels « des Voyageurs », « du Commerce » ou « de la Gare », les envoyaient chez Ouvrard, calculant pour leurs héritiers le bienfait d'un apprentissage dans cette maison célèbre.

Un garçon de dix-sept ans dit, sur un ton de Gascogne :

« J'en savais plus quand je suis entré ici que minteneint. »

Il développait le regret de sa science perdue, mais un ancien, qui ne pouvait admettre une capacité supérieure chez ce nouveau, le coupa :

« Quand on est si malin, on reste chez soi. Pourquoi t'es-tu dérangé pour apprendre, puisque t'en savais tant ? Sale Gascon ! »

L'approche de M. Nivois les empêcha de se battre. Sa coiffure le proclamait chef. Seul, il la

portait en galette ; le personnel subalterne étriquait ses toques en moule à charlotte. Les traditions corporatives se maintenaient ici tenacement : l'ouvrier principal coiffait le plus gros bonnet. D'accord en tout avec l'esprit des ancêtres, M. Nivois gueulait abondamment et se saoûlait à profusion.

Venant de vomir son vin dans un coin de la plonge, il en ressortait la bouche pleine de cris, impatient de montrer, pour le salut de son autorité, que sa déchéance ne le rendait pas moins redoutable. Il manifestait alors sa toute puissance par des exclamations immenses et vagues : « Allons là !... Voyons !... N... de D...! Ça n'avance pas ! » — d'autant plus salutaires que personne n'étant soulagé par l'assurance qu'elles concernaient le voisin, chacun les prenait pour soi.

Ainsi lui revenait l'estime de son personnel terrifié.

Le saucier, pressé par les commandes, poussait son cri de guerre :

« Des filets de soles ! »

Le gascon lui apporta, au trot, les suprêmes des poissons pris par la Marie-Rose. Un aide les mit pocher au court-bouillon. Ce jeune homme mal payé préparait, pour la célébrité, des bancs de soles Ouvrard. Son livre de recettes la fixait ainsi :

« Marquer un blanc mouillé avec le bouillon des arêtes de soles; passez; liez; beurrez fortement; finir avec un jus de citron et fines herbes.

Pochez les filets de soles; dressez-les sur plat d'argent avec garniture de moules et crevettes; nappez; faites dorer au four et servez très chaud. »

En somme, un démarquage de la très ancienne sole normande.

Les cris fréquents des chefs de parti demandant leurs articles accusaient l'importance du coup de feu. Le gros saucier à voix de fifre recommençait son appel :

« Des filets de soles ! »

Et le petit rôtisseur grondait, du fond de sa méridionale poitrine :

« Nous enverrons trois perdreaux, trois ! »

Les aides garde-manger accouraient parmi les bousculades et les apostrophes. Ce métier a la violence d'une bataille.

Par dessus le pupitre passe-plats, limitant le chantier de cuisine, les maîtres d'hôtel annonçaient les cartes :

« deux filets de soles,
« deux tournedos jardinière... »

On disait « deux filets de soles » tout court et cela s'entendait, à la gloire du patron :

« deux filets de soles Ouvrard »

Il n'y en avait pas d'autres.

Le bruit des voix se soutenait, la cantilène des commandes n'arrêtant plus. La batterie de cuisine, décrochée à la volée, tapait sur les plaques rouges des fourneaux où fonçaient à coups sourds les pique-feu.

Les hommes, ruisselants et forcenés, paraissaient subir un châtiment de l'enfer du Dante. Le garde-manger envoyait la cadence d'un fouet en laiton contre un bassin de cuivre.

— « Vingt-deux! » dit Samson, l'aide saucier.

Signalé par le chiffre d'alarme, M. Ouvrard le patron parut en habit.

Ses longs cheveux, son large plastron et la serviette dans sa main gauche mettaient trois vastes notes blanches sur le noir du drap, où étincelait l'étoffe rouge de la Légion d'honneur, comme une étoile de sang dans un ciel de ténèbres.

Il portait, à droite, un des glorieux filets de soles sur plat d'argent.

A voir venir cet homme solennel, le saucier trembla, car il pressentait l'apostrophe. Elle fut impétueuse :

« Saligaud! Tâtez! C'est froid! »

M. Ouvrard employait, envers ses propres ouvriers, un genre oratoire différent de celui sur lequel il célébrait les ouvriers en général, dans les solennités dont il était président :

« Nos vaillants collaborateurs... »

Il les nourrissait comme il leur parlait, tels des chiens, avec du rebut de bœuf bouilli.

Le logement ne valait pas mieux ; les dix plus anciens jouissaient d'un lit stable dans une chambre commune ; les autres, nomades, déployaient leur grabat dans un salon et donnaient du repos à leur fatigue au lieu où les clients en avaient joui.

Après longue réflexion, M. Ouvrard s'était reconnu obligé de faire attendre à ses ouvriers éreintés, la fin tardive des noces et banquets pour déplier leur lit, mais l'unique pièce disponible ne pouvait absolument en contenir plus de dix, bien serrés.

L'avantage était que, se couchant tard, il leur était cependant facile de se lever tôt, réveillés par les garçons chargés de nettoyer la salle.

Réussir est un devoir. La haute obligation de faire fortune astreint à des nécessités que le succès justifie.

Armé d'un nouveau plat qui lui fumait dans la figure, M. Ouvrard traversa l'office ; un garçon ouvrit devant lui les portes, doublées pour arrêter l'odeur et le vacarme des fourneaux, et le poisson passa de la honte de la cuisine à la splendeur du restaurant illuminé.

Un bruit contenu régnait dans la salle pleine.

Sur l'accompagnement sourd des voix sans éclat, les pièces d'or d'une forte addition tintaient, contre une assiette, la note aigüe.

Des dîneurs goulus précipitaient leur fourchette sur les porcelaines sonores.

Au fond, à gauche, un monsieur déclarait, dans un grand soupir :

« Excellent dîner ! »

M. Ouvrard posa son filet de sole sur une table à deux couverts.

D'un ton de politesse inattendue chez un homme aussi récemment furieux, il demanda :

— « Monsieur votre père va bien ? »

Le jeune homme à barbe blonde, objet de cette courtoisie, répondit que sa famille était au mieux et remercia.

Fils de M. Antoine Hardet, grand fabricant de sardines à l'huile, en relation avec M. Ouvrard par la filière des syndicats de la Nourriture Parisienne, il suivait à Paris les cours de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales et dînait ce soir en compagnie de Mlle Rose Chanoine, surnommée Chameau rose par les anciennes camarades, à cause de sa hauteur, depuis qu'elle s'était découvert la bosse de la noblesse, pour se titulariser : Rose de Chamoin.

Cette jolie fille devint soudain d'humeur maussade. Elle s'apercevait que M. Ouvrard lui mon-

trait des égards insuffisants : à peine un salut pas une parole.

Cela s'expliquait par la tournure de son chapeau immense et composé de choses diversement coloriées, dont une plume magnifique qu en faisait tout le tour et pendait par derrière.

L'extravagance faisait mal aux yeux de la clientèle dans cet établissement de haute tenue

M. Hardet fils servit le poisson, pendant qu'elle raillait M. Ouvrard qui traînait dans la salle sa patte raide et suivait d'un œil sévère le personnel du service. Mais il répandait, avec des paroles affables, un large sourire sur les petites tables où les gens mangeaient bien et demandait à tous :

« Est-ce que c'est bon ? »

— « Oh oui, chéri, c'est bien bon » dit avec passion Mlle de Chamoin, reprenant, sur un air de son joli métier, la phrase professionnelle de M. Ouvrard.

Un gros monsieur chauve qui dînait seul, y répliqua par un discours animé, illustré d'une pantomime de gestes culinaires. Il paraissait pincer du sel et le jeter, couper des tranches, saucer, mettre au four; à la fin, il leva les deux mains dans un geste d'invocation extatique ; on vit le blanc de ses yeux.

Il venait d'expliquer à M. Ouvrard une recette

nédite. Puis, sa mine dégoûtée vers les restes du plat dont il avait mangé abondamment, signifia que cette nourriture n'atteignait pas à l'idéal si bien décrit.

La large physionomie de M. Ouvrard devint tragique. Il saisit le plat comme on empoigne un sabre et se dépêcha vers la cuisine, préparant contre un de ses chefs un abattage formidable.

— « En fait-il une tête, dit Mlle Rose. Tout ça pour du ragoût. Et quel ruban ! La République décore les marchands de soupe. »

Elle éloigna le filet de sole crémeux que son ami lui servait :

« Chasse !... Ça sent ! Et n'appelle pas le patron ou je me sauve. Tas de rosses ! Tous les mêmes. Vous tenez ensemble. T'hésites jamais à faire tort à un ouvrier ! Qu'est-ce qu'il a, ce poisson ?... Mange donc ! Tu sais bien que ça me donne de l'urticaire. Tu viendras me gratter, après, toi, hein ?...

Réponds donc, malhonnête. »

Le jeune M. Hardet prenait le parti de chercher, dans une nourriture abondante, la force de subir l'humeur de Mlle Rose. Il s'empiffrait.

La lèvre boudeuse, elle dardait sur lui d'immenses prunelles bleues pleines de malice. Ses ongles roses griffaient lentement la nappe.

Joseph, le maître d'hôtel, inclinant à deux pas de la table son poitrail blanc comme celui d'un requin, produisait son sourire n° 1, le grand sourire d'un louis de pourboire.

La peau nue de son visage dévasté par le rasoir, fuyait en une infinité de plis et de rides.

Ses yeux froids d'homme accoutumé à épier les aubaines, guettaient le fond des bouteilles, le restant des plats et la mine des gens. Il répéta, en la transposant à la troisième personne, la phrase du patron :

— « Monsieur trouve-t-il que c'est bon? »

— « C'est très bon, Joseph! »

— « Et Madame?... Oh! » Une cliente sans appétit! Il parut en éprouver un tel chagrin, qu'elle affirma, dans l'enthousiasme des belles intentions :

— « C'est bon, Joseph. Mais c'est bon! »

Cela s'entendit par toute la salle.

Elle en rit si fort, que les gourmands s'interrompirent de manger. Ils l'admiraient.

Elle était infiniment belle, lumineuse de plaisir, quand elle riait.

Joseph précisait la suite :

— « Monsieur a commandé pour entrée un poulet sauté chasseur. »

Il plaça, dans un coin particulier de l'office, l'assiettée intacte de Mlle de Chamoin, entre une

demie Saint-Emilion et plusieurs autres culots de crus célèbres.

Ce fut la dernière étape d'une des plus belles soles prises par la Marie-Rose. Joseph la mastiqua en surveillant la salle par une fissure.

On desservait partout. Des clients à face rouge craquaient d'aise, pour mettre le pardessus, tendu sur leur dos large par les garçons agiles. Les glaces tremblaient au roulement des omnibus « Madeleine-Bastille ».

On voyait, au travers, l'animation du boulevard et, dans la lumière abondante, approcher l'aventure des filles en grande toilette.

Le théâtre proche s'entourait de fiacres et de cris :

« Le seul programme officiel ! Voilà le programme ! »

— « Oranges ! Croquets. Sucres d'orge. Pastilles de menthe. La Valence ! »

— « ... Avec la photographie des artistes et le résumé de la pièce : vingt centimes ! »

Sous les clartés électriques, les verres de liqueur prenaient une limpidité de pierres précieuses.

— « Monsieur ?... Cognac. Madame ?... Chartreuse. »

Un coude sur la nappe, les femmes rêvaient. Les épaules des hommes tenaient tout le dossier des chaises,

Ce moment leur était doux. La suave quiétude qui suit les bons repas reposait les esprits. Une forteresse de bien-être isolait ces gens, car celui qui digère est redoutable à qui le trouble. Dans aucune tête n'habitait l'idée de la souffrance du monde.

Les jeunes éprouvaient le désir de faire de grandes choses et de poursuivre des femmes, ne sachant pas encore qu'il faut choisir entre la douceur d'aimer ou la gloire d'être fort.

A dix pas des tables, de l'autre côté de la cloison épaisse, les cuisiniers ruisselants écartaient enfin du fourneau leur visage aux yeux rôtis et buvaient la consolante qui suit le coup de feu.

C'était aussi l'heure où la Marie-Rose, son fanal brûlant clair et bien, sa coque sombre invisible dans la nuit noire, passait en pleine mer, draguant dans l'eau froide son lourd chalut où mouraient les soles des dîners de demain :

« Deux filets de soles ! deux ! »

Pierre Hamp, 1907.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Versailles. — Imp. Centrale de Seine-et-Oise.

870
1977 x 6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

AUG 1 0 1995

18 AOUT 1995

a39003 004598461b

CE PQ 2615
.A25M3 1908
COO HAMP, PIERRE PEINE DES HO
ACC# 1235607